

serai mort, ils s'arrangeront comme ils pourront !”

Que diriez-vous à celui qui viendrait, aujourd'hui, vous suggérer d'abandonner votre famille pour aller vivre au loin, afin de vous permettre de jouir seul de votre salaire ? Vous le traiteriez d'infâme, n'est-ce pas ? Comment se fait-il que vous raisonnez autrement lorsqu'il s'agit de quitter votre famille pour aller jouir du repos éternel ?

Les conséquences ne sont-elles pas les mêmes ?

La raison indiquant que l'homme se doit à sa compagne et à sa progéniture, il s'en suit qu'il lui faut exercer cette protection aussi longtemps qu'elle est nécessaire. Nous savons qu'il ne se départira pas de cette ligne de conduite tant qu'il aura un souffle de vie, mais comme la mort peut le frapper avant que son rôle soit terminé, il est de son devoir de prendre le moyen que l'humanité lui offre pour le remplacer. Ce moyen c'est la société de secours mutuel qui met l'assurance à la portée des bourses les plus modestes.

Ce noble devoir accompli, le père de famille en retirera, de son vivant, la récompense, car il aura débarrassé ses jours de la crainte de l'avenir et il aura adouci ses derniers moments.

Quelqu'un reprochait au vieux duc Pasquier d'aimer trop le café.

“ Il vous tuera disait cette personne.

— Que voulez-vous ? répondit le vieux duc en humant son moka, je suis né tué. ”

* * *

Rien n'est comparable aux bénéfices qu'on réalise dans la pharmacie. Jugez-en par ce simple fait :

Un quidam entre chez un pharmacien, demande une drogue du prix de deux francs deux sous, la paye, l'emporte et s'esquive rapidement.

Quand il est parti, au moment de serrer l'argent dans son comptoir, le pharmacien s'aperçoit qu'on l'a payé en monnaie de singe. Les deux sous sont de bon aloi, mais la pièce de deux francs est fausse. Il pousse une exclamation énergique.

— Patron, dit un commis, faut-il courir après ce filou ?

Le patron s'avance sur le seuil de sa porte, et, promenant un regard circulaire dans la rue :

— Inutile de vous déranger, dit-il, vous ne le rattraperez pas ; le gueux a disparu. Et puis, ajouta-t-il entre ses dents, je gagne encore un sou.

Anecdote Canadienne

Une anecdote relatée par lord Aberdeen, dans le discours qu'il prononça au banquet d'adieu qui lui fut offert, lors de son départ pour l'Angleterre, par les citoyens de Montréal, illustre d'une façon assez plaisante la question de la touchante fidélité des Canadiens-français pour leur pays d'origine.

Vers les commencements de son séjour dans la province de Québec, Son Excellence fut invitée un jour à présider une séance publique dans une des institutions affectées à l'éducation de la jeunesse canadienne-française. Or, — sans malice aucune, vous le pensez bien, — on avait inscrit sur le programme de la fête un chant patriotique intitulé : “ Vive la France ! ”

Voilà le nouveau gouverneur-général fort interloqué, sinon abasourdi. Comment, Vive la France ! Est-ce une protestation, un cri séditionnel, une insulte ? Cela paraissait au moins une indélicatesse grave vis-à-vis du représentant officiel de la couronne britannique. Le noble lord ne put s'empêcher d'en faire la remarque au supérieur de l'établissement.

Deux mots d'explications suffirent. C'étaient de petits Français, fils et petits-fils de Français, fiers de leur origine et fidèles aux traditions du passé, mais heureux de rendre leur hommage de Français au régime paternel sous lequel ils avaient l'avantage de vivre libres et prospères.

— “ Ah ! s'il en est ainsi, s'écria le généreux diplomate, c'est autre chose : chantez “ Vive la France ! ” mes enfants, tant que vous le voudrez ; je suis même prêt à chanter avec vous ! ”

Et lord Aberdeen ajoutait en terminant :

— “ Alors, tous ces petits Canadiens-français, dans un mouvement spontané dont je fus vivement touché, se levèrent comme un seul homme en entonnant le “ God Save the Queen. ”

LOUIS FRÉCHETTE.

UN POÈTE TROP PRUDENT

Ami, je vois beaucoup de bien
 Dans le parti qu'on me propose ;
 Mais toutefois ne pressons rien,
 Prendre femme est étrange chose :
 Il faut y penser mûrement.
 Gens sages, en qui je me fie,
 M'ont dit que c'est fait prudemment
 Que d'y penser toute sa vie.

FR. DE MAUCROIX.